facile, tout le monde peut le faire, mais faire ressortir ce qui existe, c'est très difficile. C'est vraiment le détail qui m'inspire. Après, petit à petit, ça se construit comme un lierre, ou un puzzle, pas de trait de construction, pas d'ébauche, je travaille directement à l'encre. Avant de commencer, je ne sais pas ce que ça va donner, ni où ça s'arrête, c'est comme une errance dans une ville inconnue. »

Dans cet exercice de curiosité, comprendre ou même questionner n'ont plus lieu d'être. Rien n'est plus entravant dans ces espaces d'encombrement. Les objets chuchotent entre eux et entre les traits, toute confusion se démêle dans leur accumulation à mesure que l'attention leur prête oreille. La complexité du réel se transforme en champ d'exploration frétillant de vie. La pollution visuelle à laquelle nous nous sommes habitués s'évanouit au profit de la seule présence. La perception s'éveille à désirer sans limites. *« Dessiner, c'est apprendre à observer. Mon atelier, c'est le monde. »* L'expérience d'observation nous expose et nous autorise en effet à une autre manière d'être au monde qui déborde amplement du musée. De sorte que la petite échelle de chacun s'en trouve immensément accueillante et agrandie au réel tout autour de nous.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2015 (avec les félicitations unanimes du jury), Christelle Téa sait son talent, s'étonne de sa chance mais compte surtout sur le travail pour progresser encore. Et si ses œuvres suspendent les bruits du quotidien, c'est sans doute qu'elle dessine comme elle respire. *« On n'a qu'une vie »*, dit-elle encore. Rien ne presse, sinon la regarder au plus près de ce qu'elle est. Ce *carpe diem* qui est le sien, ses dessins le partagent merveilleusement.

Hélène Mugnier

Livres

Tout Homère

Sous la dir. d'Hélène Monsacré

Albin Michel/Les Belles Lettres, 2019, 1 296 p., 25 €

C'est un Homère *« dieu pluriel »*, *« sans ratures »*, comme l'aurait dit le poète René Char[1], que nous offre cet ouvrage monumental, dont la lecture pourrait s'avérer intimidante, voire dissuasive, n'était-ce la formidable séduction que revêt la nouvelle parure de ce *« moment Homère »*, pour le dire avec les mots d'Hélène Monsacré, dans sa belle introduction à l'ensemble du volume.

C'est d'abord la complétude de ce moment qui impressionne, car outre les « œuvres » traditionnellement ou communément attribuées à Homère dans l'Antiquité, dont une nouvelle traduction de l'*Iliade* par Pierre Judet de La Combe, ce *Tout Homère* fait sa place dans une deuxième partie aux « *Fragments* et légendes du *Cycle* troyen », soit l'ample poème de la guerre de Troie, *« patrimoine irremplaçable pour la reconstruction de l'histoire de la poésie épique »*, riche en récits et anecdotes relatant les *Retours* des « rescapés », grecs ou troyens. On y trouve de belles curiosités comme le duel Achille-Penthésilée, *« le premier exemple dans la littérature occidentale d'un duel entre un homme et une femme »*. Enfin, « Les *Vies d'Homère* » couronnent ce triptyque avec une troisième partie qui, relançant et dépassant audacieusement la fameuse « question homérique », donne à méditer à nouveaux frais un « De quoi Homère est-il le nom ? ».

Certes, il s'agit d'un ouvrage savant, auquel se sont attelés d'éminents spécialistes, et le lecteur pourra se faire une idée ambitieuse de ce que recouvre le travail d'édition et de traduction de ces textes antiques, à travers scolies et commentaires, index divers. Il pourra également mesurer la difficulté qu'a pu représenter, par exemple, *« la difficile reconstruction des* Hymnes homériques *»*. Mais l'intérêt essentiel de cette somme reste à nos yeux qu'elle redonne aujourd'hui à la lecture d'Homère sa pleine charge d'énergie poétique, de *« poésie au carré »*, pour reprendre l'heureuse expression de Heinz Wismann, dans sa postface de l'ouvrage. C'est l'accent mis sur cette inaltérable jeunesse de la poésie d'Homère qu'il convient avant tout de saluer, car s'imposant comme *« le principe d'unité »* de ce *Tout Homère*, elle secoue la poussière accumulée par les approches académiques d'une

1 - *« Homère, dieu pluriel, avait œuvré sans ratures, en amont et en aval à la fois, nous donnant à voir l'entier Pays des hommes et des dieux »* : René Char, cité par Pierre Vidal-Naquet, « L'*Iliade* sans travesti », préface à l'*Iliade* d'Homère, trad. Paul Mazon, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1975.

œuvre longtemps confinée, abusivement, dans un paysage scolaire lui-même paresseusement figé dans une réception « obligée ».

Ce *Tout Homère*, c'est d'abord la grandeur du monde d'Achille qui le subsume, *« un au-delà du monde actuel »*, pour la célébration duquel Judet de La Combe retrouve, dans son introduction, l'enthousiasme d'un Claudel s'émerveillant devant tant de force et de beauté : *« Comme c'est jeune, ce récit d'Homère, et comme c'est bien fait* […], *comme c'est beau, comme c'est innocent*[2] *! »* Et nulle trace suspecte pourtant d'un héroïsme viril guerrier. Car Homère, souligne P. Judet de La Combe, ne juge pas ; il raconte, décrit, *« attrape tout »* (l'aurore, la violence des combats, la mort et les regrets d'avoir à quitter la vie), n'oblitérant aucune des contradictions d'Achille, dont la colère comme la générosité dessinent *« des formes de perfection »*, dans un univers *« résolument humain »*. Un univers dont *« l'invisible réseau de correspondances »* devait déjà résonner comme « autre » à l'oreille des Anciens, pour lequel le monde des héros était devenu lointain – *a fortiori* pour nous, pris dans cette dialectique « proche/lointain » que les nouvelles « lunettes » anthropologiques nous ont rendue familière. Et ce n'est pas seulement l'omniscience dont témoigne l'univers homérique – ce sens aigu du réel, cette exactitude descriptive qui accompagne l'apparition du moindre objet, quotidien (le pain, le vin au goût de miel, les viandes grillées) ou merveilleux (le bouclier d'Achille, l'innombrable rançon) – qui participe de cette énergie poétique, mais aussi la totalité d'un monde où les hommes et les dieux, sans jamais que soit confondue leur identité respective de mortels et d'immortels, dialoguent, s'interpellent, s'amusent aussi. Pierre Judet de La Combe remarque, avec une grande justesse, combien l'univers homérique, auquel on doit aussi des *Divertissements*, à l'initiale du genre parodique, est loin d'être un *« univers lugubre »*, regorge d'humour. Claudel déjà s'en esclaffait : *« La guerre, on dirait qu'on venait tout juste de l'inventer ! Quelque chose d'amusant comme tout*[3] *! »* Totalité aussi d'une construction, à l'œuvre dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée* ; car la réduction de l'intrigue du poème à la colère d'Achille, qui trouve comme on sait son point d'orgue dans la scène de réconciliation, grandiose, improbable et pour autant humaine, entre le féroce guerrier et le père foudroyé, intègre et respecte l'homogénéité organique de l'œuvre, tout en recomposant sous une forme condensée l'ensemble de la matière troyenne. Tout comme l'*Odyssée*, ce poème de fait plus

2 - Paul Claudel, « L'*Iliade* », dans *Accompagnements*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 403-404.

3 - *Ibid.*, p. 404

« domestique » qu'épique, intègre non seulement dans son déroulement, *« les deux logiques différentes »* d'un pouvoir familial et politique, mais aussi la face bifrons d'Ulysse, celle du *« rusé »*, de l'homme d'action, toujours *« en partance »*, et celle d'*« Ulysse secoué de sanglots »* qu'il s'efforce de cacher dans son *« écharpe rouge »*, quand il écoute l'aède *« aimé des dieux »* raconter les malheurs de la guerre de Troie – scène où Marc Fumaroli a pu lire à juste titre la matrice de la réception du récit littéraire[4].

Dans sa postface, Heinz Wismann, invitant à nous interroger sur *« le rapport qui existe entre mythe, mythologie et philosophie »*, insiste beaucoup sur *« le refus »* du poème homérique d'offrir un tout qui intégrerait dans une sorte de *« logicité »* les différences, les tensions, les contradictions. Préservées, celles-ci revêtent dès lors une signification inépuisable, qui fait contraste avec la belle ordonnance du poème hésiodique, lequel préparait, *via* un principe d'unification des chaînes causales, *« l'émergence de la philosophie »*.

Cette aspiration à la totalité, nous sommes également invités à l'éprouver, en particulier à l'occasion de la nouvelle traduction de l'*Iliade*, en savourant pleinement cette langue homérique, apte à saisir tout le spectre des émotions humaines, qui, dans la richesse composite de ses dialectes, s'offrait comme objet poétique spectaculaire aux foules émues venues écouter les performances orales des aèdes, inspirés par *« les Muses aux belles voix »*. C'est, par parenthèse, un des intérêts des *Hymnes homériques*, en particulier *l'Hymne à Apollon*, de nous livrer des informations sur *« le cadre d'exécution »* de ces hymnes et sur cette confrérie des Homérides, qui se disaient descendants directs d'Homère. Cette langue épique, dite justement *« panhellénique »* parce que synthèse unique de plusieurs parlers grecs anciens, est une langue artificielle, en cela pleinement poétique, que personne ne parlait, portée par l'hexamètre dactylique, *« tout simplement le plus bel instrument prosodique qui ait été mis à la disposition du génie humain »*, dira encore Claudel[5]. Un hexamètre auquel la traduction de P. Judet de La Combe insuffle un dynamisme nouveau[6].

Mais la fascinante plénitude de ce *Tout Homère* trouve à nos yeux tout son sens dans « Les *Vies d'Homère* ». Belle expression pour signifier justement cette *« grappe de naissances »* qui ont très vite scandé la quête inaboutie d'une généalogie discutée, d'un « auteur Homère ». Quête à l'origine de tant de recherches, de travaux, d'interrogations,

4 - Marc Fumaroli, « Les sanglots d'Ulysse », dans *La Diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Hermann, 1994.

5 - P. Claudel, « L'*Iliade* », dans *Accompagnements*, *op. cit.*, p. 404.

6 - Voir en particulier la glose éclairante qu'il propose de sa traduction du premier vers *« si célèbre »* de l'*Iliade* : *« Cette colère d'Achille fils de Pélée, déesse, chante-la ! »*

déjà dans l'Antiquité classique, jusqu'à aujourd'hui… Car *« il n'est ville qui ne revendique notre homme »*. Certes, nous savions bien que cet Homère *« né un peu partout »*, rassemble sous son nom *« une énergie d'Assembleur »*, qu'il puise dans l'héritage d'une tradition épique de récits mythiques composite, qu'il est dans tous les cas le poète de *l'Après*. Mais, bien au-delà des querelles savantes autour de l'incontournable « question homérique » – son partage entre « analystes » et « unitaristes », soit entre ceux qui parient pour l'oralité et ceux qui parient pour l'écriture, voire, comme Claudel, pour *« l'unicité de la main ouvrière »* –, P. Judet de La Combe, comme H. Wismann, ressuscitent sinon l'auteur Homère – ce qui serait, dans l'acception moderne du mot, pur anachronisme – du moins un *« moi multiple »*, qui ne revendique pas de dire *je*, mais qui n'en signifie pas moins un événement décisif. Autrement dit, ce que les Anciens ont inventé sous le nom d'Homère a fait rupture, en cela que ce nom a repris l'héritage, et, en lui donnant une forme nouvelle, *« a recomposé un monde »*. Dès lors, il s'agit bien d'une œuvre, sans doute consciente d'elle-même, peut-être composée par un groupe de poètes ou d'aèdes du nom d'Homère, lequel reste dans tous les cas le poète de cette *« mise ensemble »*.

Se plonger dans ces *Vies d'Homère*, c'est voir surgir avec émotion, sous le nom d'Homère, un ensemble de légendes, et comme un mythe qui livre différents lieux de naissance, différents avatars biographiques, d'un récit à l'autre ; époque *« riche en choses dites sur Homère »* que sont en particulier les Ve et IVe siècles, rappelle Gérard Lambin dans son introduction à la troisième partie de l'ouvrage. *« Homère était de partout où l'on se réclamait de lui ; il était le poète que toutes les villes grecques honoraient, fussent-elles très loin de l'Ionie… »* Il n'empêche, les *Vies* de ce *« citoyen du monde »* – qu'elles soient, entre autres, d'Hérodote, intégrant celle d'Hésiode, celles faussement attribuées à Plutarque, celle du philosophe néoplatonicien Proclus, la *Vita Romana*, plus récente et synthétique – dessinent, à travers le jeu des variations, le « roman » captivant d'une vie de poète, partagé entre l'étude, les voyages – d'où lui serait venu cet extraordinaire sens concret du réel – et aussi, car il ne faut pas l'oublier, cette cécité rarement passée sous silence ou refusée, prix à payer pour que soit délivré, inspiré par la Muse, *« le chant destiné à durer »*. Ainsi fait son apparition, dans le Chant VIII de l'*Odyssée*, Démodocos, *« le brave aède à qui la Muse aimante avait donné sa part et de biens et de maux, car privé de la vue, il avait reçu d'elle le chant mélodieux »*. Quant aux récits différents et ressemblants de la mort d'Homère – mort brutale, énigmatique, tout à la fois banale et bizarre *(« on dit qu'il mourut dans l'île d'Ios parce qu'il avait buté sur une difficulté n'ayant pu*